

LA MAGIE D' AVALON

TOME 1

MORGANE

EXTRAIT

Sg HORIZONS

Copyright © 2015 Sg HORIZONS

All rights reserved

ISBN : 979-10-92586-53-4

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur.
Toute reproduction d'un extrait quelconque ou utilisation autre que personnelle de ce livre
constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

Prologue

Le monde devint chaos. J'avais été propulsée du vingt et unième siècle à celui que les historiens nommaient les Âges sombres, le mystérieux sixième siècle. Mon existence se résumait alors à survivre à tout un tas d'épreuves plus dangereuses les unes que les autres. À croire que Dieu ou l'une de ces divinités qu'adoraient les gens de cette époque maudite avaient une dent contre moi. Après de multiples périples, je me retrouvais donc en train de fuir pour ma vie, coupant à travers champs, poursuivie par toute une bande de gars armés jusqu'aux dents. Pour le coup, je remerciais la destinée de m'avoir incitée à faire de l'exercice physique ces derniers mois.

Bien qu'essoufflée et en nage, j'arrivais encore à courir. Il le fallait. Je tournai brièvement la tête ; l'angoisse me fouetta le sang et me fit accélérer. Ils étaient là pour mon plus grand malheur, et absolument pas ralentis par tout l'attirail qu'ils portaient. Attirail dont j'avais eu un aperçu. L'acier de leurs longues épées, de leurs haches et lances renvoyait l'éclat du soleil, sans parler de ces armures que je n'avais vues que dans les films sur l'Empire romain. Qui sait ? Faut croire que les peuplades de l'île de Bretagne continuaient à en porter même si Rome était tombée depuis des décennies. Je soulevais davantage les jambes en maugréant sur la longueur de ma robe. Le bas ne cessait de s'accrocher aux ronces et aux branches jonchant le sol. D'autant plus que la fine pluie qui tombait depuis un moment prenait rapidement de l'ampleur, rendant le sol glissant. C'était bien ma veine !

« S'ils me mettent la main dessus, je suis foutue ! »

Folle d'angoisse, épuisée – et ah oui ! pour couronner le tout, perdue –, je courais droit devant moi sans vraiment savoir où aller. Je ne connaissais rien de cette contrée, de ce pays, de cette époque. Affolée, je jetai un bref coup d'œil sur mes poursuivants.

« Bon Dieu ! »

Ils ne se trouvaient qu'à quelques mètres derrière moi et, vus de plus près, ils étaient carrément flippants, surtout que certains riaient, visiblement amusés de me courir après. Je n'avais pas le choix. Il me fallait les distancer coûte que coûte sous peine de mourir, ou de souffrir de la pire des manières qu'il soit. Je n'avais aucune idée de leurs intentions, mais il ne fallait pas être devin pour savoir ce que toute une bande de barbares pouvait faire à une femme comme moi. Surtout que je les avais vus tuer sauvagement d'autres hommes. Les giclées de sang sur ma robe bleu foncé, sur mon visage, prouvaient à quelle horrible scène j'avais assisté avant de réussir à m'en éloigner aussi vite que j'avais pu. Allez savoir pourquoi ils prenaient la peine de me poursuivre, à présent, surtout quand l'un d'eux, le blond courant en tête, venait de prendre ma défense, là-bas où la confrontation avait eu lieu.

Je fus stoppée net dans mes pensées comme dans ma course par un impact violent dans mon dos. La douleur me coupa le souffle et je tombai face contre terre, ou plutôt contre boue. L'instant suivant, les mains de celui qui venait de s'écraser contre moi me retournèrent comme une crêpe. Par réflexe, et sans même vraiment voir ce qui se passait, je me débattis comme un diable. Mais l'homme réussit rapidement à m'immobiliser les bras d'une prise sur mes poignets. Comme maintes fois vu à la télévision, je tentai d'administrer

un coup de genou dans les parties intimes du monsieur. D'une, cela ne fonctionna pas vu la longueur de ma robe qui entravait mes mouvements ; de deux, il ne sembla vraiment pas apprécier mon intention. L'instant suivant, son corps massif me coupa le souffle en écrasant le mien si frêle. C'est en levant les yeux pour croiser les siens, d'un noir sans fond, que je reconnus l'homme qui m'avait sauvé la vie un peu plus tôt. Il faut dire qu'il était le seul à avoir de longs cheveux blonds. Malgré son poids, j'espérais qu'il ne me voulait pas de mal. Pourquoi s'être donné la peine de me sauver avant, sinon ?

Et puis il souriait à demi, visiblement amusé d'être juché ainsi sur moi. Son regard se perdit bien plus bas que mon visage : sur ma poitrine en partie dénudée. Mon vêtement avait fait les frais de mes dernières aventures rocambolesques et, mouillé, il me collait à la peau tandis que ma respiration saccadée soulevait exagérément mon buste. Une chose était certaine, je ne laissais pas ce type indifférent et, pour tout dire, lui non plus ne me laissait pas de marbre. Il était l'un de ces hommes qui s'imposaient immédiatement face aux autres. Peut-être que mon jugement était faussé à cause de l'impression qu'il m'avait laissée la première fois que je l'avais vu surgir, tel un héros d'autrefois se portant au secours des jeunes femmes en détresse. C'était exactement ainsi que cela s'était passé entre nous. Il était un guerrier à l'ancienne et il se trouvait que j'avais été en très mauvaise posture lorsqu'il était apparu pour me secourir. Comme les autres, il portait une sorte de pantalon en cuir glissé dans des bottes maintenues en place par des lacets enroulés autour de la jambe jusqu'aux genoux. Une sorte de cuirasse en métal sombre protégeait son torse et son dos. J'en percevais la solidité, contre ma poitrine, ne pouvant le toucher de mes mains, les bras étant largement écartés par la prise qu'il exerçait sur moi. En dessous de cette sorte d'armure, il portait une tunique à manches courtes laissant ses bras nus, à l'exception de bracelets qui lui prenaient tout l'avant-bras. Eux aussi devaient être en cuir, comme la tunique, tant cette odeur m'enveloppait, se mêlant à celle de la terre détrempée que j'affectionnais tant. J'avais des difficultés à respirer, plus à cause de sa poitrine écrasant la mienne que des effets de la course ; et il y avait cette flopée d'émotions qui déversaient dans mes veines une dose massive d'adrénaline.

Je levai les yeux sur le visage de cet homme en partie dissimulé par ses cheveux mouillés et par des traînées de sang et de boue. Un frisson me saisit sous son regard. Non par peur, mais en raison d'une multitude de sentiments qui me faisaient battre le cœur avec force. Il était certain que je n'allais pas faire de vieux os en restant dans cette époque et en subissant constamment des événements intenses capables de me provoquer une crise cardiaque. Il regarda derrière lui et j'aurais voulu faire la même chose, mais il m'était impossible de lever la tête tant il était près. Mon horizon était complètement noyé, les gouttes crépitant bruyamment tout autour de nous.

Lorsque ses yeux revinrent se poser sur les miens, j'eus soudain un doute sur ses intentions. Son regard était froid, déterminé. Alors je sentis le fil d'une courte lame sur mon cou. Je me figeai sur l'instant, effrayée par la menace de cette arme autant que par l'homme qui me maintenait ainsi sous son joug.

« Non, mais c'est pas croyable, ça ! Comment j'en suis arrivée là, déjà ? »

1 – Une journée de merde !

Six semaines plus tôt

Comment une vie pouvait-elle être si vide et si peu satisfaisante ? Qu'était devenue l'enfant que j'avais été, si pleine de rêves, avec cette envie de vivre à cent pour cent ?

En ce jour pluvieux de juin, je récupérai mon sac sous mon bureau ; il était bien plus volumineux que d'habitude. L'ordinateur éteint, je me dirigeai vers la sortie. C'était mon dernier jour de travail dans ce bâtiment : mon débile de supérieur venait de me licencier.

« Après tout ce que j'ai fait pour lui. Je n'arrive pas à le croire ! »

À l'extérieur, tout autour de moi n'était que mouvement. La foule d'une fin d'après-midi, l'afflux des employés qui quittaient leur travail au même moment. Le brouhaha des voix, le bruit de la circulation, tout cela me parvenait sans que j'y fasse véritablement attention. Mes yeux n'arrivaient tout simplement pas à voir les personnes qui m'entouraient. Pénétrer dans l'un de ces pubs devant lesquels je passais : voilà ce dont j'avais envie.

« Oublier ma vie lamentable au fond d'un verre. Ouais, c'est ce que je devrais faire. Ou pas. Un pot de glace menthe-chocolat saura peut-être me reconforter. »

Tout compte fait, je décidai que m'isoler dans mon trois-pièces me consolera davantage. Hors de question de laisser les gens me prendre en pitié. Chaque jour, je m'obligeais à sortir, à dissimuler au monde entier la tristesse qui était la mienne. Ce n'était pas tant mon récent licenciement, mais la longue liste de catastrophes que la destinée s'était acharnée à mettre sur mon chemin ces derniers mois.

À commencer par mon petit ami, Andrew, avec lequel j'avais passé presque quatre ans. Il venait de me quitter du jour au lendemain. Certes, cela n'avait pas toujours été rose entre nous. J'avais dû constamment m'adapter, faire des concessions et tenter d'aplanir nos fréquents conflits qui avaient commencé au moment de sa perte d'emploi à l'usine. La récession avait durement touché le nord de l'Angleterre, et en particulier la région de Manchester, dans laquelle nous vivions. Néanmoins, j'avais fait en sorte de rester forte, de le motiver par tous les moyens, le soutenant sans relâche. Cela avait fonctionné un temps, jusqu'au jour où il m'avait annoncé qu'il partait pour Londres dans le but de trouver du travail. C'était il y avait quelque mois de cela.

Sur le moment, j'avais été enthousiaste, m'imaginant l'accompagner alors qu'il avait toujours refusé de s'éloigner de sa famille, originaire de cette ville. Depuis plusieurs années, je désirais bouger, changer d'air, mais j'avais dû me contraindre à rester pour mon amour pour Andrew. Quelle ne fut pas ma surprise quand il m'annonça qu'il préférerait partir seul, me quittant par la même occasion en me laissant derrière lui. Une dispute avait éclaté dans notre petit appartement avant qu'il ne récupère son sac, déjà préparé, et qu'il ne sorte de notre logement... et de ma vie.

Ce déchirement dans ma poitrine, celui de mon cœur, était toujours présent ; c'était une trahison, un abandon. Il avait été celui avec lequel je m'étais imaginée unie pour la vie ; je le voulais père de mes futurs enfants. Le ciel, qui se voilait à nouveau d'un gris sombre, sembla comprendre ma douleur. Le soleil avait des difficultés à percer à travers le banc de

nuages et un vent froid se mit à secouer les quelques arbres longeant la rue du centre-ville.

« Et voilà ! Je me la joue encore mélodramatique ! Comme si je n'avais pas passé toute ma vie ici où une nouvelle averse menaçait de tomber au moins une fois par jour. Non, mais je te jure ! »

Malgré mes remontrances adressées à moi-même, je levai les yeux pour observer le ciel. Là, une goutte d'eau s'écrasa sur mon visage, me lacérant la joue.

— Et merde !

Je venais de réaliser que j'avais oublié mon parapluie, le matin même, à l'appartement. Mon inattention était l'une des preuves que je n'étais vraiment pas bien ces derniers temps ! Comme un millier de fois depuis quelques semaines, j'éprouvais le besoin viscéral de crier, de pleurer, de me débattre face à cette douleur que m'avait laissé l'homme que j'aimais encore. Au lieu de ça, je me mis à courir à l'instant où une pluie fine s'abattait sur mes frêles épaules. Mes talons claquaient sur le pavé luisant. J'accélérai en priant Dieu et tous les saints pour ne pas chuter dans ma course. Quoique ! Ça ne m'aurait guère étonnée avec la poisse que je traînais dernièrement. C'est trempée que j'arrivai enfin devant le bâtiment de briques rouges. Je gravis plus lentement l'escalier en fer forgé datant au moins de la Seconde Guerre mondiale. Comme chaque fois, je retardai le moment de pénétrer dans mon appartement vide. Personne ne m'y attendait, de toute façon. Une immense solitude m'écrasa sitôt la porte passée. Je suffoquai. Même la crème glacée dont j'avais rêvé pour me remonter le moral n'était plus d'actualité.

Pour tromper l'isolement et chasser l'épais silence qui m'angoissait, j'allumai la télévision. Il était navrant de constater que je n'avais rien, ne serait-ce qu'un chat, pour me tenir compagnie. Je me nourris d'une pomme devant une série télévisée ; cela permettait généralement à ma conscience de se focaliser entièrement sur ce que vivaient les autres, même si c'était pure fiction. Pour ne pas penser à mes propres souffrances.

Après ce repas bien trop frugal, je fis des exercices de musculation dans la pièce qu'Andrew avait tenu à s'offrir ; l'achat de tout cet équipement avait englouti une bonne partie de nos minces économies. Lui céder était, comme d'habitude, une manière de lui remonter le moral. À présent, c'est moi qui m'en servais pour me défouler de mon ressentiment et de ma peine. En deux mois, mon corps avait radicalement changé.

« Se nourrir comme un oiseau et faire du sport dès que je pense à lui, c'est-à-dire constamment, c'est sûr que je ne peux que maigrir. »

Là, encore, je préférais m'isoler en faisant mes exercices à la maison à défaut de sortir, de voir du monde en me rendant dans une salle de fitness. J'avais conscience que la raison première de l'utilisation intense de ces appareils avait été d'entendre Andrew lancer l'argument de mon surpoids pour justifier notre rupture. Ces mots résonnaient encore dans ma tête depuis le jour où il me les avait jetés au visage : « Franchement, comment je pourrais encore ressentir quoi que ce soit pour une fille aussi grosse que toi ? »

C'est avec rage que je frappais sans aucune retenue dans le sac de boxe, alternant des coups de poings, de pieds et de genoux.

— Pauvre con ! râlai-je à nouveau.

Je ne pouvais m'empêcher de l'insulter quand je me dépensais ainsi ; c'était très libérateur en soi. Après plus de deux heures d'efforts intenses et une bonne douche, je me rendais dans la chambre quand le téléphone sonna. J'hésitai à jeter l'appareil par la fenêtre,

puis me résolu à prendre l'appel : je me doutais de qui pouvait bien m'appeler.

— *Allô, ma chérie !*

— Salut, Man.

C'est à peine si je retins un grincement de dents.

— Ça fait bien une dizaine de jours que tu ne m'as pas appelée. Et tu sais pertinemment que je m'inquiète quand ça arrive.

« *Elle attaque fort aujourd'hui.* »

— J'ai été surchargée de boulot.

Mentir se révélait bien plus simple que de chercher à éviter de m'enfoncer davantage. Une flopée de reproches ne tarderait pas à venir me polluer dans le cas contraire.

— *Dis plutôt que tu te morfonds dans ton appart depuis que l'autre débile t'a quittée. En parlant de débile, Tom refuse que nous descendions te voir cet été, alors qu'il doit se rendre à Inverness pour pêcher et...*

Je laissai parler ma mère. Si elle m'appelait, c'était uniquement pour déverser sur moi toutes les injustices qui jalonnaient sa vie. Inutile de l'interrompre, cela ne ferait que prolonger la conversation, et donc le calvaire. Ma mère, Abiageal, pouvait parler durant plusieurs heures s'il le fallait. Or, toutes ses histoires m'ennuyaient profondément. Une main sur le combiné, j'eus le temps de finir de me vêtir, de me laver les dents le plus silencieusement possible et de m'installer pour la nuit dans mon lit en lui fournissant quelques « oui » et « non » lorsque la conversation l'exigeait. D'une oreille distraite, je l'écoutais vider son sac. Le bon côté des choses ? Ce flot incessant de paroles avait tendance à m'endormir.

— *Voilà ! Je t'ai tout dit. Shannon ?*

— Suis là, murmurai-je à demi éveillée. Donc tu ne viendras pas le mois prochain.

C'était pour moi la seule information digne d'intérêt dans tout ce bla-bla.

— *Eh non, ma chérie. Cela me brise le cœur, crois-moi ! En revanche, tu peux nous rejoindre pour quelques jours si tu le souhaites,* me proposait-elle.

« *Plutôt me suicider tout de suite. Si je vais chez elle, c'est sûr que jamais je ne pourrai remonter la pente.* »

Il en était toujours ainsi avec ma mère. C'était aux autres de faire des efforts pour s'adapter à ses besoins, et non l'inverse.

« *Pas étonnant que je sois tombée amoureuse d'Andrew.* »

La relation que j'avais entretenue avec lui avait été aussi exigeante que celle que j'avais avec ma mère. Je soupirai et lui répondis néanmoins :

— Je vais voir si je peux me libérer.

— *Ça serait bien. Ton aide me serait précieuse, car j'ai beaucoup de choses à faire dans la maison, et puis tu sais que je n'aime pas être seule quand ton beau-père n'est pas là.*

— Man, je ne te promets rien, hein ?

— *Oui, oui. Bon. Bonne nuit.*

Avant qu'elle ne raccroche, je l'entendis appeler son mari, probablement pour lui annoncer la nouvelle de ma prochaine venue. Ma mère était incroyable. Elle pouvait être extrêmement pénible, pourtant je l'aimais beaucoup et je me sentais redevable envers elle. Sans doute à cause de notre passé. Il faut dire qu'elle n'était pas ma mère biologique : mes parents m'avaient adoptée alors que je n'avais pas encore deux ans. Les premières années de mon existence avaient été heureuses ; c'était avant que mon père ne se mette à boire et qu'il ne commence à nous mener la vie dure. Je venais d'avoir douze ans quand une crise cardiaque le foudroya. Sa mort, bien que tragique, fut une véritable libération pour ma mère et moi. Ce jour nous vit prendre soin l'une de l'autre jusqu'à que je parte pour la ville. Elle venait de faire la rencontre de Tom MacLachlan, un Écossais pure souche, même si son prénom ne l'indiquait pas. Ma mère se remaria peu de temps après, puis suivit son époux dans son pays d'origine. Je ne les voyais qu'une ou deux fois par an, et c'était largement suffisant.

Je reposai le téléphone sur la table de nuit et me calai plus confortablement dans le lit. Je ne pouvais vivre auprès d'elle qu'à petite dose tant elle était exubérante. J'avais volontairement omis de lui annoncer mon licenciement pour ne pas l'entendre me dire que j'avais à nouveau échoué. Je n'étais qu'une secrétaire dans une agence immobilière, mais, au moment de ma rupture amoureuse, j'avais commis quelques erreurs dans la constitution des dossiers. La sanction était tombée en fin de journée : mon supérieur m'avait fait savoir que la majorité des vendeurs s'étaient plaints de mon travail. Il n'avait eu soi-disant pas d'autre choix que de me licencier. C'était décevant, ce manque de compréhension de la part de mon employeur et du reste de l'équipe : je les côtoyais depuis plus de trois ans !

Une raison supplémentaire de haïr Andrew. Incapable de hurler, je tapai dans le coussin pour décharger mon ressentiment avant de souffler et de m'allonger, sachant que seul le temps pourrait me permettre de cicatriser la plaie.

« Ouais. J'espère que j'aurai encore mes dents, d'ici là ! »

Je finis par m'endormir, laissant l'inconscience m'emporter loin de cette difficile période de ma vie qu'il me faudrait pourtant surmonter.

Je me réveillai dans un sursaut. La tête horriblement douloureuse, la respiration difficile, sans savoir où je me trouvais et en ne gardant aucun souvenir du rêve que je venais de faire.

« Plutôt un cauchemar, oui ! »

Assise au bord du lit, mes pieds nus effleurant le parquet du bout des orteils, j'eus besoin d'un long moment pour me calmer, retrouver un semblant de contrôle sur mes émotions. Je finis par me lever pour me rendre dans la minuscule salle de bain de l'autre côté du couloir. Je m'aspergeai le haut du corps d'eau froide puis me saisis d'une serviette d'un geste las. Le miroir au-dessus du lavabo me renvoyait l'image d'une femme à la chevelure auburn arrivant aux épaules ; un dégradé long que j'avais fait faire trois semaines plus tôt. J'avais éprouvé un besoin d'un changement dans mon apparence, laissant la coiffeuse me couper ces longs cheveux qu'Andrew appréciait tant. Cette nouvelle coupe avait pour avantage de dégager mon visage au teint de porcelaine et mon regard d'un bleu iceberg. Et ma perte de poids avait eu un excellent effet sur mon visage en révélant des traits plus marqués.

« T'es pas mal du tout, ma petite Shannon ! »

Je me trouvais jolie. Si ce n'était ma bouche trop charnue et mon nez un peu trop long, je me serais presque sentie belle. Je retournai dans ma chambre pour tenter de m'endormir à nouveau. Après tout, je n'avais pas à oublier cet épisode cauchemardesque puisque je n'en conservais aucun souvenir. Et puis je réalisai que je n'avais pas besoin de me lever de bonne heure le matin suivant, ce qui ne m'était pas arrivé depuis des lustres !

Je passai les trois jours suivants enfermée à faire du sport ; c'était devenu une sorte d'addiction pour moi. Le reste de mon temps me voyait sur Internet à la recherche d'un emploi. Sans une occupation à plein temps, j'allais vraiment devenir dingue, à tourner ainsi en rond dans mon appartement. Décidée à sortir, je changeai juste de chaussures, remplaçant les pantoufles roses par des baskets, et gardai ma tenue de sport en coton noir. Le centre-ville me sembla vraiment différent en milieu de journée, plus lumineux, plus vivant. Je zigzaguai entre les passants, en grande majorité des mères accompagnant leurs jeunes enfants au parc. Bonne idée, le parc. J'y pénétrai aussi. Pendant que j'en faisais le tour, la musique pop-rock déversée par les écouteurs dans mes oreilles me permettait de ne pas entendre le monde extérieur et m'offrait une échappatoire. À un croisement, j'eus la sensation d'être observée. C'était loin d'être la première fois que j'éprouvais cela. En sautillant sur place, je jetais un regard tout autour de moi. Rien que des passants. Je finis par rentrer chez moi en gravissant rapidement les marches d'une bonne foulée. Une fois sur le palier, je constatai avec étonnement que la porte était entrouverte. L'angoisse m'étreignit tandis que je posais la main dessus pour la pousser. Elle s'ouvrit dans un grincement sinistre sur l'intérieur de mon appartement.

2 – Tu viens avec moi

— T'es dingue ou quoi !? criai-je à la personne qui se trouvait tranquillement assise dans mon vieux canapé d'un marron dépassé.

— Dis plutôt que c'est à moi de t'engueuler ! Ça t'arrive souvent de faire la morte ?

Une main sur le cœur pour en ralentir le rythme frénétique, je soupirai et me calmai. Je n'avais vraiment pas envie de me disputer avec la seule amie qui me restait. Il est vrai que j'avais fini par couper les ponts avec toutes mes autres copines parce qu'Andrew ne les appréciait pas. Susan, dite Suzy, se redressa, s'avança lentement vers moi. J'aurais dû me méfier de son manège quand elle m'administra une tape sur le bras :

— Pouah ! C'est pas possible de transpirer autant ! maugréa-t-elle en fixant sa main qui m'avait touchée.

— Tu le serais toi aussi si tu bougeais tes jolies fesses, pour une fois !

— Dit la fille qui a un jour refusé de m'accompagner à un séjour en Cornouailles pour faire du sport.

— C'était un spa, miss, réfutai-je. Est-ce que j'ai le droit de me doucher, au moins ?

— Pas besoin, avec le savon que je vais te passer ! Pourquoi tu ne réponds pas à mes appels ? Tu te rends compte que j'ai appris qu'ils t'avaient virée quand je suis passée à ton bureau pour la pause déj' tout à l'heure ?

Je retirai mes chaussures, que je poussai du pied vers la porte d'entrée, avant de me tourner vers elle.

— Désolée. Tu as raison. J'ai fait la conne en ne répondant pas au tél, soupirai-je, sincèrement navrée d'avoir inquiété mon amie.

Suzy croisa les bras et tapa du pied sur le sol en se demandant sûrement si c'était utile de continuer à me faire la morale ou pas. Comme à son habitude, elle n'arrivait jamais à rester fâchée très longtemps. Elle se détendit en me fixant. La sale tête que je devais afficher l'avait sans doute convaincue d'abréger rapidement les remontrances.

— Bon, okay. Juste, promets-moi de ne plus me faire ça, réclama-t-elle.

— Deal !

— J'ai préparé l'eau pour le thé, mais je ne trouve pas les sachets.

J'entrai dans la kitchenette sur la gauche et lui tendit le paquet en question tandis qu'elle prenait place sur le canapé. Elle remplit d'eau fumante les deux tasses posées sur la table basse. J'hésitai à m'asseoir, ne voulant pas rester collée au cuir du fauteuil. Je préfèrai me diriger vers la salle de bain pour m'éponger un peu avant d'aller me doucher.

— Autrement dit, tu n'as plus de job, ce qui signifie que tu ne pourras pas refuser ! commença-t-elle en me tendant la tasse à l'arôme odorant.

La connaissant, il y avait de quoi être suspicieux...

— Refuser quoi ?

— Figure-toi que je viens de gagner deux places pour le festival de Glastonbury.

Dans un sursaut d'excitation, elle se releva du canapé tel un ressort. Puis elle se mit à marcher de long en large dans l'espace étroit en citant tous les artistes qui seraient présents cette année lors de cet événement. Se tournant vers moi, les mains serrées dans un simulacre de prière :

- Et il y aura les Dieux ! Mon groupe préféré, sans qui ma vie ne serait pas la même !
- U2, souris-je, connaissant l'adoration qu'elle vouait à ce groupe.
- Ouiiii ! Je n'arrive pas à croire que nous allons les voir. Ils sont trop super !
- Comment ça nous ?
- Ben oui, nouille. Tu viens avec moi.

C'est ainsi que six jours plus tard, je me retrouvais à bord d'un train en direction du sud de l'Angleterre pour un concert mondialement reconnu. Le paysage typiquement anglais défilait à grande vitesse par la fenêtre. Perdue dans mes pensées, je finis par oublier jusqu'à la présence de Suzy face à moi. Je sursautai en l'entendant :

— Bon. La radio m'a envoyé les passes de trois jours pour le festival. En revanche, il a fallu que je me débrouille pour trouver un hôtel, et crois-moi, tous étaient pleins depuis belle lurette.

— Avec ta chance, j'imagine que tu as pu nous dégoter un truc !

Le sourire de Susan me confirma que c'était bien le cas. Elle portait comme moi un simple jean et un top, le sien étant juste un plus échancré que le mien.

« Je n'oserais jamais porter un truc aussi aguicheur ! C'est vrai que je suis loin de posséder autant de poitrine. Quelle chance elle a ! »

Ma copine cala son crayon derrière son oreille et posa son cahier sur lequel elle n'avait eu de cesse de griffonner. À ses heures perdues, Suzy aimait dessiner. Elle avait un certain talent, surtout pour les paysages. Moi, mon seul hobby, c'était de dévorer toutes les séries télévisées, en particulier les américaines.

— Yep ! reprit-elle. Un désistement de dernière minute. Comme quoi, les fous, ça existe. Ça nous a permis d'avoir une chambre à Glastonbury même. J'ai dû batailler ferme avec la réceptionniste en lui racontant tes malheurs, mais j'ai réussi à l'avoir.

— Mes malheurs, hein !

— Oh ! ne te plains pas, veux-tu ? Au moins, ils servent à quelque chose.

— Ravie de savoir que je n'ai pas eu à souffrir pour rien.

Susan vint s'asseoir à côté de moi puis me tira un cri en pinçant mon avant-bras.

— Cesse donc de râler. Je suis sûre que toi aussi tu vas t'éclater. Tu sais combien de personnes rêvent de te tuer pour prendre ta place parmi mes amis, hein ! Surtout en ce moment alors qu'on se dirige pour le méga-supra festival de tous les temps !

« Susy, exagérer ? Non. Elle ne sait pas faire. »

Je soupirai avant de passer mon bras sur ses épaules pour la serrer contre moi. Une fois

qu'elle fut prise dans mes filets, je lui ébouriffai ses cheveux noirs qu'elle portait très courts dans une coiffure sophistiquée.

— Hééé ! Non... catastrophe ! pleurnicha-t-elle en se libérant de ma prise.

— C'est pour te remercier.

— Super ! J'adore les bijoux, tu sais, sourit-elle.

J'aimais faire cela avec elle, sachant pertinemment qu'elle ne supportait pas qu'on la décoiffe. Elle était l'une des rares personnes qui savaient me rendre joyeuse, reléguer tous mes problèmes au placard. Nous nous connaissions depuis notre adolescence pour avoir passé la plupart de notre temps au lycée ensemble, puis pour avoir suivi la même formation en secrétariat. J'avais l'impression de rajeunir auprès d'elle, d'être plus vivante que jamais. Qu'est-ce qu'on en avait fait des bêtises toutes les deux ! C'était sûrement pour cette raison d'ailleurs qu'Andrew avait tout fait pour que je ne la fréquente plus. Cela avait fonctionné avec mes autres amis, mais pas avec Susan. Elle pouvait faire preuve d'une telle persévérance ! J'en étais admirative. Avec le temps et la distance, je réalisais beaucoup de choses sur la relation que j'avais entretenue avec cet homme, et ses effets néfastes sur moi.

— Tu sais quoi ? J'ai l'impression que le fait qu'il m'ait quittée a du bon, finalement, me confiai-je à mon amie qui avait repris place sur la banquette opposée.

— Je crois qu'on peut dire que ce tordu t'a rendu un grand service, dit-elle sans masquer un petit rictus de satisfaction.

Elle souleva une à une ses jambes qu'elle posa sur mes genoux pour se mettre plus à son aise.

— Franchement, j'espère maintenant que tu comprends à quel point ce mec n'était vraiment pas pour toi. Sauf si tu voulais d'un autre tyran dans ta vie.

— T'as pas tort et... C'est vrai, je l'avoue. J'aurais dû t'écouter.

— Tu veux dire la première fois que tu l'as rencontré dans ce pub ? Ça, c'est sûr !

— Il n'était pas comme ça, au début, me justifiai-je, mal à l'aise.

— C'est ce qu'il voulait que tu crois, ma belle.

Je poussai un profond soupir en me remémorant cette fameuse soirée et le garçon charmant que j'avais rencontré alors. Il était certain qu'il était bien différent de celui qui m'avait si mal traitée ces derniers mois avant de me plaquer. Le séduisant Andrew, un air canaille avec ses cheveux blonds lui barrant le front, avait fait place à un homme au regard dur et à l'apparence négligée.

— Quand je pense qu'il m'a traitée de « grosse » ! grimaçai-je en croisant les bras.

— Il ne s'est pas regardé, lui. T'as vu la bedaine qu'il a ? Sa réserve personnelle d'alcool fermenté. Et je ne te parle même pas de ses cheveux qui se sont fait la malle depuis bien longtemps. Comme je les comprends !

Un fou rire nous prit par surprise.

— Je suis contente pour toi, vraiment. J'ai l'impression de retrouver la fille joyeuse que j'ai toujours connue sous cette couche de timidité et de manque de confiance en elle que ce pauvre type t'a fait porter.

— Oh, elle est toujours là. Mais c'est vrai que ça fait longtemps que le côté joyeux et

volontaire en moi n'a pas pu s'exprimer.

— Exact ! La prochaine fois, tu me laisses choisir ton mec, compris ?

— Crois-moi, il se passera de l'eau sous les ponts avant que je laisse un homme faire la loi chez moi.

— Ravie de te l'entendre dire, même si je sais que tu as un cœur d'artichaut ! D'où ma proposition concernant mon avis avisé sur la question, conclut-elle avec un clin d'œil.

Prise dans une foule où se bouscuaient des dizaines de milliers de personnes, je tentais de respirer au cœur de cette marée humaine. Fort heureusement, je dépassais d'une tête la majorité des gens, et j'aidais Susan devant moi à avoir suffisamment d'espace pour être à son aise. Enfin devant les portiques de sécurité, nous passâmes sans encombre. Nous avons laissé nos sacs dans une consigne de la gare de Glastonbury avant de prendre un car spécialement affrété pour le festival, qui se tenait en dehors de la ville. La musique balancée par les énormes enceintes était assourdissante. Ce n'était pas pour me déplaire, surtout avec ce soleil radieux qui éclaboussait de lumière et de chaleur l'espace vert dégagé. Nous avons un bon emplacement pour observer la scène et les artistes venus du monde entier pour l'occasion. Ils défilèrent au fur et à mesure sur cette estrade qui faisait face à un public enthousiaste. Il y en avait pour tous les goûts musicaux et la performance qui se jouait en plein air était superbe.

Je passai un excellent moment, bien loin de mon quotidien pesant et mélancolique. Comme à son habitude, l'exubérante Susan Rogers ne put s'empêcher de danser, de s'amuser et de faire de nouvelles rencontres avec les groupes qui nous entouraient. On sympathisa particulièrement avec trois garçons et deux filles venus spécialement de Berlin pour le festival. Suzy fut déçue d'apprendre que nous devrions attendre le dernier jour pour voir le clou du spectacle : U2.

La soirée se déroula dans la même ambiance festive tandis que la clarté des étoiles venait rivaliser avec celle des projecteurs qui balayaient la foule au rythme envoûtant du tempo des instruments. La plupart des gens s'étaient assis sur la pelouse en tailleur, alors j'avais fini par faire comme eux. Seule Suzy se rapprochait de la scène afin de voir de plus près le prochain groupe d'artistes. Je l'apercevais de temps à autre : elle avait trouvé le moyen de se faire porter par un des Allemands, plutôt petit, mais suffisamment trapu pour la jucher sur ses épaules.

Finalement, j'étais très contente que mon amie m'ait proposé de l'accompagner. C'était exactement ce dont j'avais besoin : quitter Manchester pour me retrouver ici, dans cette atmosphère bonne enfant auprès de gens qui profitaient de la vie. Je savais que je ne pourrais jamais vraiment être comme eux, ayant toujours fait preuve de sérieux, y compris dans ma plus tendre enfance. Il suffisait de consulter des photos de moi à cette époque pour s'en rendre compte. En cette soirée, je pris la décision de profiter moi aussi des bons côtés de mon existence et de ce célibat nouvellement retrouvé. D'ailleurs, un coup d'œil vers les regards intéressés des hommes autour de moi me permettait de me rendre compte que cela ne serait pas si difficile de les séduire. Surtout que Susan s'était chargée le matin même de me faire un brushing pour discipliner mes cheveux.

« J'ai vingt-sept ans et je suis trop canon. Ouais ! »

Je me répétais cette phrase tel un mantra.

Le nouveau groupe sur scène joua de la musique typiquement irlandaise. Les accords de corde s'élevèrent et m'apaisèrent. J'avais toujours aimé ces sonorités qui me paraissaient fragiles, déchirantes, reflétant pour moi une profonde tristesse. Les yeux clos, la tête basse, me balançant d'avant en arrière afin de mieux m'imprégner de la musique, je laissai le monde s'évaporer tout autour de moi. Mon esprit se connecta uniquement à ces chants d'un autre âge. Les derniers accords s'élevèrent et il me fallut un moment pour revenir à la réalité.

Le concert fini, nous nous dirigeâmes vers la sortie. Avec lenteur, vu la foule. Puis, nous nous installâmes dans un de ces cars qui se chargeaient de conduire les gens dans les villes environnantes, à Glastonbury en ce qui nous concernait. Après un passage éclair à la gare pour récupérer nos affaires, nous traversâmes le centre-ville, bien calme à cette heure avancée. Je tempérais les gloussements et les éclats de voix de ma copine, qui souhaitait faire profiter de sa joie le monde entier. J'avoue, je me sentais aussi d'humeur guillerette, appréciant cette balade nocturne au cœur d'une cité aux allures médiévales avec ses ruelles dallées et ses vieux bâtiments. Notre bonne humeur ne nous empêcha pas de trouver le bed & breakfast dans lequel Susan avait réservé une chambre à partager. Une fois ma valise posée, je passai la première sous la douche, puis m'allongeai dans le grand lit. La fatigue et le temps que prenait Susan à se laver eurent raison de moi. Je sombrai rapidement dans un profond sommeil.

3 – le grondement se fait plus violent

Je m'éveillai, le souffle court, le cœur comme broyé dans une tenaille. Je portai une main à ma poitrine dans l'espoir de me libérer de ces élancements douloureux. Il me fallut un moment pour que mon corps se relâche et retombe lourdement sur le matelas. Le regard rivé au plafond, j'étais bien trop perturbée pour tenter de savoir une fois pour toutes ce qui m'arrivait. Chaque nuit, je m'éveillais ainsi, paniquée, oppressée sans avoir aucun souvenir de mon rêve. Je devinais juste que je faisais le même. Encore et encore. C'est quand Susan se tourna dans le lit que je réalisai où je me trouvais. Je tournai la tête vers elle pour constater qu'elle dormait. L'envie soudaine de la réveiller pour pouvoir lui parler, me distraire s'imposa à moi : je n'avais pas envie de vivre ça seule. Mais je m'abstins. Ce serait purement égoïste de ma part, elle semblait si bien dormir ! Ma main glissa sous l'oreiller pour attraper le portable que j'avais placé là. L'affichage sur l'écran bleuté m'indiqua qu'il n'était même pas cinq heures du matin.

Je tentai bien de me rendormir, mais le sommeil se refusa à moi. Les minutes s'égrenèrent et rien, si ce n'était cette angoisse qui ne faisait que s'accroître. Impatiente, je me redressai et sortis du lit. M'éclairant de mon portable, j'avançai dans la pièce exigüe à la recherche de mon sac de voyage. Je m'accroupis sur le sol recouvert d'une moquette sombre et enfilai un pull noir sur mon t-shirt et mon bas de jogging en laine gris. Les pieds glissés dans les baskets que je portais la veille, je pris l'un des deux passes de l'hôtel posés sur l'unique commode, mon téléphone que je glissai dans l'une des poches de mon pantalon, mais pas mon iPod que je n'avais pas réussi à trouver. Me déplaçant aussi silencieusement que possible, je sortis de la chambre. Une fois dans le couloir, je descendis l'escalier, toujours sur la pointe des pieds, en constatant que c'était toute la maisonnée qui était déserte à cette heure matinale. Ou non.

— Déjà levée ? m'interpella une dame d'un certain âge sitôt que je posais un pied au rez-de-chaussée.

Elle était en train de laver le sol du salon.

— Ah ! Oui. Bien le bonjour !

Devant ma surprise, la femme souleva les épaules et me sourit :

— Avec le festival, je n'ai pas une minute à moi durant la journée. Je suppose que c'est la raison de votre séjour, non ? Vous, les jeunes, n'êtes pas intéressés par une visite de notre ville.

— Heu... C'est mon amie qui m'a invitée. En fait, elle ne m'a guère laissé le choix, me justifiai-je, coupable de la décevoir.

— Je vois. Il est vrai que c'est l'un des plus grands festivals avec de la musique, de la danse, de la comédie, du théâtre, du cirque, etc. Mais vous savez, il y a plein de choses à voir dans les environs, insista-t-elle en s'arrêtant de laver le sol.

— Comme quoi ?

Son visage s'illumina.

— Vous pouvez faire par exemple le « King Arthur's tour » qui vous permettra de visiter les plus beaux sites aux alentours, sans oublier Stonehenge.

— Ah parce que Stonehenge est dans les parages ? m'étonnai-je.

L'aubergiste fit un geste navré de la tête devant mon manque évident de connaissances. Elle s'avança et contourna le comptoir de bois poli entre nous.

— Regardez, nous sommes ici et Stonehenge se trouve là. C'est à quoi... Une heure en voiture de Glastonbury.

Je portai un regard intéressé sur ce qu'elle me montrait. Effectivement, le célèbre site était tout proche, à l'est de notre position. En détaillant la carte, je notai également qu'il y avait beaucoup de rivières, et des sortes de lacs à l'ouest de cette agglomération.

— Il faut croire qu'il n'y a pas que Manchester qui est entourée d'eau, commentai-je alors que la région dans laquelle je vivais était reconnue pour cela.

— Mon enfant, durant des siècles, une bonne partie de la ville était *sous* l'eau. En fait, la mer a pénétré sur une vingtaine de kilomètres à l'intérieur des terres. Presque toute la cité était coupée du reste du monde.

— Vous voulez dire que la partie où nous nous trouvons était immergée par le passé ?

— Un lac peu profond, je vous rassure. C'était davantage des marécages, plaisanta-t-elle. Elle se pencha vers moi et adopta un ton de conspirateur : beaucoup pensent que c'était l'île d'Avalon.

— Avalon ?

Elle me tapota la main d'un geste affectueux.

— Ma pauvre enfant ! Je me demande si vos parents vous ont lu des contes, surtout que cela concerne notre cher pays.

Mon sourire s'effaça instantanément.

— Vous connaissez au moins le roi Arthur ? s'enquit-elle après un instant de flottement.

— Oui, quand même.

Ce savoir se résumait aux bribes d'informations qu'il me restait de l'enseignement reçu à l'école une quinzaine d'années plus tôt. À cette époque, réussir ma scolarité était la dernière de mes préoccupations. Il me fallait gérer une situation familiale désastreuse, entre un père alcoolique et une mère qui niait le fait que son mari la battait régulièrement. J'avais toujours supposé que si j'avais eu une autre jeunesse et que mon souci premier avait été l'école, je n'aurais probablement pas fini comme simple secrétaire.

« Sans parler du fait d'être abandonnée par celui que je rêvais d'épouser. »

— Il est dit que le roi Arthur a eu pour sœur Morgane, une prêtresse d'Avalon, l'île magique, m'expliqua sur un ton professoral la bonne dame. Cette dernière a eu un fils avec Arthur, Mordred. C'est lui qui a blessé mortellement son père lors d'un combat... mince, je ne me souviens plus du nom de celui-là. Bref. Le fameux roi réussit à tuer son fils juste avant de mourir. Sa sœur l'a amené sur l'île d'Avalon pour qu'il y repose à jamais en paix.

— Attendez. Vous venez de dire qu'Arthur et Morgane étaient frère et sœur et qu'ils ont eu un enfant ensemble ?

— *Demi*-frère et sœur. Mais je comprends votre étonnement, me dit-elle avec une grimace, ce qui me fit sourire. Autre époque, autres mœurs ! Enfin, si tout cela vous intéresse, j'ai plusieurs tours à vous proposer pour découvrir les lieux auxquels l'histoire se

réfère.

— Pensez-vous sincèrement que ces gens ont existé et qu'ils ont vraiment vécu par ici ? demandai-je sur le ton de la plaisanterie.

Au vu du sérieux de la dame, à laquelle les cheveux grisonnants enserrés dans un chignon haut donnaient de la solennité, je compris que c'était exactement ce qu'elle pensait.

« Il est 5 heures du mat et me voilà en train de taper la discute à l'aubergiste sur des mythes et légendes. Super ! »

J'aimais les films et les séries TV, certes, mais traitant de sujets actuels, non des faits historiques et encore moins fantastiques.

— Mais bien sûr, me confirma-t-elle malgré mes déductions. C'est bien dommage. J'ai confié à ma sœur le livre sur les légendes arthuriennes. Sinon, je vous l'aurais volontiers prêté.

— Ne vous donnez pas cette peine. Je doute fort que nous ayons le temps de faire autre chose que le festival de toute manière. Surtout que mon amie n'est pas fana de visites culturelles.

« Moi non plus, d'ailleurs. »

Pourtant, je me serais bien laissé tenter pour une fois au vu de l'enthousiasme de cette dame pour le sujet.

— Mais c'est vraiment gentil de votre part.

— Quel dommage que les jeunes d'aujourd'hui se désintéressent autant de notre histoire !

— Peut-être que je reviendrai dans votre chère ville afin d'en apprendre plus sur le sujet, lui dis-je afin de ne pas trop la décevoir.

C'était toujours comme ça avec moi. Il fallait que je me montre conciliante en adoptant bien souvent le point de vue des autres. Après avoir dit au revoir à cette brave aubergiste, je sortis de son établissement pour un jogging matinal. J'empruntai les rues désertes du centre-ville tandis que l'aube prenait place. Sa lumière douce et colorée pénétra dans la cité et embellit les façades des vieilles demeures d'une clarté rosée. Je décidai de pousser plus loin mon exploration en sortant du centre-ville, jusqu'à la tour que je pouvais apercevoir de temps à autre. À une certaine distance, elle s'élevait là, au sommet de l'une des deux collines au centre desquelles était enchâssée la cité. En bas de la pente, j'évitai de glisser sur l'herbe mouillée tout en gravissant le versant. Parvenue à une fine bande de terre qui serpentait jusqu'au sommet, j'atteins enfin la tour en pierre grise. De cette position dominante, je me posai pour contempler un moment le paysage environnant noyé en partie par la brume. Je profitais de ce panorama en toute tranquillité, admirant les collines verdoyantes et la cité en contrebas sur la droite, avant de passer sous l'arc en ogive traversant de part en part le seul édifice à la ronde.

« À quoi pouvait bien servir cette tour de trois étages au moins ? »

Au bout d'un moment, je finis par redescendre et retourner en ville. Cette sortie m'avait fait réaliser la chance que j'avais de pouvoir simplement profiter de l'instant. Cela me donna l'envie de vivre à fond ce séjour, aussi bref fût-il. En rentrant à l'hôtel, je saluai gaiement Mme Smithson, l'aubergiste ; elle s'occupait d'accueillir un nouveau client. Emplie d'une nouvelle énergie, je m'élançai et gravis rapidement les marches de l'escalier pour entrer dans la chambre. Susan dormait encore.

« *Normal, quoi !* »

— Allez la marmotte, lève-toi.

— Mmm... laisse-moi, grogna-t-elle sous les couvertures.

— S'il te plaît ! J'ai vraiment envie d'explorer Glastonbury, et nous n'avons que la matinée pour le faire, la suppliai-je en me défaisant en même temps de mes chaussures et de mon t-shirt d'un geste pressé.

— C'est ça. Rêve !

— Suzy ! Tu m'as forcée à venir, alors bouge-toi maintenant que je suis à fond pour profiter du cadeau que tu m'as fait.

Sous les nouveaux grognements de mon amie, je tirai les rideaux pour laisser pénétrer à flot la lumière de cette belle journée. Sur mon passage pour me rendre dans la salle d'eau, j'allumai la télévision. Je pris une douche revigorante et sortis, satisfaite que Susan ait émergé de son sommeil. Elle me lança un regard assassin, mais finit par se lever pendant que je passais des sous-vêtements sous ma serviette de bain.

— T'as intérêt à ce que ça en vaille la peine ! grogna-t-elle en se rendant à son tour dans la salle d'eau.

Je continuais de me vêtir d'un jean, d'un t-shirt coloré au vu du climat estival, et mit mes bottines. Vu le temps que prenait mon amie, j'en profitai pour me pomponner à fond. Cette petite aventure me donnait envie de prendre soin de moi et non d'en ressentir l'obligation, comme ces derniers mois. Une fois toutes deux prêtes, nous sortîmes pour nous balader dans les ruelles à présent animées. Une bonne partie de la matinée se passa à flâner d'une boutique à l'autre, sur l'insistance de Susan. Heureusement pour moi et son porte-monnaie, une grande majorité de ces commerces vendaient essentiellement des articles liés au spiritisme – ce qui nous étonna grandement. À croire que la ville était tenue par une bande de hippies. En haut d'une côte, nous tombâmes sur le site le plus connu de cette ville : l'abbaye de Glastonbury.

— Pourquoi ne pas visiter ça ? proposai-je en me dirigeant vers la foule.

— Mais bien sûr. Comme si nous allions perdre notre temps à visiter une ruine.

Je me tournai vers elle et sortis l'arme ultime capable de la convaincre : mon petit appareil photo.

— Tu auras des images de toi à regarder sur ton ordi avec en toile de fond un site historique. C'est mieux qu'avec une nouvelle robe dans un magasin, non ?

Elle ne put résister à mon implacable argument. Suzy avait un côté m'as-tu-vu assez prononcé. C'était une jolie femme de vingt-huit ans, à la personnalité pétillante qui se reflétait sur une silhouette énergique. Elle avait un visage agréable avec des prunelles d'un vert mousse qu'on ne pouvait ignorer. Nous entrâmes dans un petit musée sans nous y attarder. Vu de l'intérieur du site, on pouvait voir le marquage au sol des fondations des différents bâtiments qui constituaient l'ensemble. Pour ceux encore en partie debout, les parois en pierre s'élevaient vers le ciel. Leur hauteur était suffisamment impressionnante pour qu'on devine à quoi devait ressembler l'abbaye par le passé. Un lieu m'attira plus qu'un autre, le plus imposant : le bâtiment principal.

Se retrouver au centre de ce qu'avait dû être une magistrale bâtisse valait le détour. On me proposa un audioguide, grâce auquel je pourrais suivre les explications dans des

écouteurs. J'appris donc que les façades étaient structurées d'imposantes arcades qui avaient accueilli de magnifiques vitraux représentant des scènes bibliques. Je marchais sur une pelouse qui avait dû autrefois être recouverte d'un dallage en pierre. La partie droite avait mieux résisté au temps, le mur étant encore présent. Un emplacement de forme carrée marquait, je le supposai, le centre de l'abbaye. Il était délimité par une chaînette en fer au ras du sol à quelques mètres devant moi.

— Encore une, Shannon ! réclama Susan.

Je retirai les écouteurs en les glissant dans la poche droite de mon jean, et récupérai de l'autre l'appareil photo. Ma copine avait déjà pris la pose devant ce qui avait été la nef.

— Avec les trois ouvertures dans le mur derrière moi. Tiens, essaie de faire en sorte que je sois dans celle du milieu.

Deux arcades en ogive de chaque côté avaient dû accueillir de monumentales portes. Il ne restait pratiquement rien de l'espace au centre, si ce n'était les piliers.

— Mais bien sûr ! râlai-je devant les exigences de ma royale amie.

Je tentai de la cadrer comme elle le souhaitait et dus reculer en baissant l'appareil.

« *C'est quoi, ce truc ?* »

Je fronçai les sourcils en percevant un bruit qui semblait s'intensifier. Intriguée, je me redressai.

— C'est bon ? s'impatienta Susan.

— Hein ? Non, pas encore.

Je me remis au travail et il me fallut faire encore plusieurs pas en arrière. Mes pieds butèrent sur quelque chose et je basculai sans pouvoir stopper ma chute.

— Aïe !

Je me retrouvai les fesses au sol. Le rire de mon amie s'éleva et emplit le lieu. Je relevai la tête pour l'observer. Elle était pliée en deux, se maintenant les flancs de ses bras.

— Ha ha. Très drôle.

J'examinai l'appareil photo pour vérifier qu'il n'avait pas été endommagé par la chute. Une chance que non, c'était déjà ça. Je venais de me prendre les pieds sur la petite barrière délimitant la grosse pierre plate, au centre de l'édifice. Je me mis à genoux dessus et me figeai lorsque le bourdonnement que j'avais entendu un instant plus tôt revint. Il s'amplifia brusquement. Fronçant les sourcils, je tentai de me redresser. Or, mes genoux semblèrent fixés au sol.

— Qu'est-ce que... Suzy ! Viens m'aider. Je crois que j'ai encore fait une connerie !

— Oui. Tu t'es ridiculisée. Finalement, ça valait le coup de me réveiller de bonne heure pour voir ça.

Je lui jetai un regard assassin et constatai en effet que les quelques touristes qui se trouvaient là me fixaient. Certains riaient sous cape face à ma situation.

— Qu'est-ce que...

Je me tournai vers Susan pour comprendre ce qui lui arrivait. Avec surprise, je réalisai qu'elle tentait de me rejoindre, sans y parvenir. Elle ne se trouvait qu'à trois ou quatre

mètres devant moi, mais une sorte de mur invisible l'empêchait de faire un pas de plus.

— Suz, allez, c'est pas drôle, dis-je l'angoisse chassant la colère.

Je tentai à nouveau de me mettre debout avant que le grondement, qui se faisait plus violent, ne m'oblige à me boucher les oreilles des deux mains. C'est un son indistinct et pourtant puissant qui éclata brusquement. Levant les yeux, je vis Suzy frappant de ses pieds et poings cette paroi invisible nous séparant l'une de l'autre. Elle hurlait, m'appelait en me regardant fixement, mais je ne l'entendais pas. Un coup d'œil sur les gens autour de nous me fit réaliser que je devais être la seule à entendre ce son. Certains courageux s'étaient rapprochés de moi avant d'être arrêtés par une sorte de barrière quand d'autres s'étaient reculés ou quittaient purement et simplement le lieu, inquiétés.

Ma vue se brouilla, ce qui me déstabilisa davantage, puis se réajusta, à mon grand soulagement. Je ne cessais pour autant de me tortiller dans tous les sens afin de me libérer, de rejoindre les autres. Mais je n'arrivais toujours pas à décoller mes genoux du sol. D'autant plus qu'une forme de paralysie immobilisait le reste de mon corps. Je ne sentais déjà plus une grande partie de mes jambes. Affolée, je focalisai mon attention sur mon amie à la recherche de réconfort, qu'elle me dise qu'elle me sortirait de là, que ce qui se produisait n'était qu'un rêve. Suzy frappait encore la surface invisible. Elle semblait tellement en panique que j'en frissonnai. Mes cheveux se hérissèrent à leur tour devant l'angoisse qu'elle affichait. L'instant suivant, Susan n'était plus là, devant moi. Je la cherchai désespérément du regard et vis que les personnes qui m'entouraient, elles aussi avaient disparu, s'étaient envolées. J'étais à présent incapable de bouger le buste, les bras. Je percevais que mon cou se raidissait.

« *Bon Dieu ! Mais qu'est-ce qui m'arrive ?* »

Ma réponse fut un silence angoissant qui tomba subitement. J'eus l'impression que tous les sons venaient d'être aspirés d'un seul coup.

4 – Le temps qui défile

Après le son, ce fut la lumière du jour qui disparut. Elle revint quelques secondes plus tard, puis s'évapora à nouveau. Alternance entre clarté et obscurité. Encore. Encore. Je compris enfin. Jour. Nuit. Jour. Nuit. Inlassablement. Le court du temps était en mode accéléré. Pourquoi ? Comment ? Aucune réponse, seulement des questions. Ahurie et désorientée, je ne pouvais qu'observer la scène. Un tumulte de sentiments, de la stupéfaction à une peur viscérale qui balaya ma capacité même à raisonner. Devant mes yeux, s'illumina le soleil, qui glissa rapidement de droite à gauche, avant que la nuit ne tombe brusquement et qu'apparaissent fugacement le firmament et la pâle clarté de la lune. Puis, la lumière du jour revint me permettant de voir la course de l'astre solaire. Le vertige me guettait. Pourtant, je ne m'évanouissais pas. Je ne m'écroulais pas. En réalité, mon corps ne me répondait plus. Je me retrouvais prisonnière de ce qui se passait autour de moi et à l'intérieur de moi, prisonnière d'une sorte d'énergie me paralysant totalement ; seule subsistait ma capacité à raisonner. J'étais à la fois captive et spectatrice de ce phénomène surnaturel.

Au-delà de cette alternance de luminosité, tout ce qui m'entourait se mit à évoluer. Des formes floutées passèrent tout autour de moi. Des... gens ? Ces silhouettes éthérées bougeaient si rapidement, me frôlant pour certaines, sans pour autant me toucher, que c'en était irréel. Après un bref instant, il n'y eut plus de passage. Mon attention fut attirée plus loin. La végétation prit vie, emplit tout le panorama telle une toile que l'on peignait sous mes yeux. Le lierre se mit à tapisser une bonne partie des parois en pierre de l'édifice au centre duquel je me trouvais encore. Il représentait le seul lien tangible avec la réalité. Les arbres s'élevèrent vers le ciel, l'herbe recouvrit la moindre parcelle du sol jusqu'à mes chevilles. Seule la dalle sur laquelle je me trouvais n'était pas touchée par cette phénoménale croissance. Des sortes d'explosions dans le ciel apparurent. Si fugace que je n'avais pas le temps de comprendre.

Puis le bâtiment lui-même finit par se modifier. Les murs doublèrent leur hauteur, quand d'autres apparurent brusquement. Des blocs entiers de pierre blanche de différentes tailles retrouvèrent leur place dans l'édifice qui reformait ses parois et chassait la verdure jusqu'au toit. Toit qui se referma sur moi, me coupant la vue sur le ciel. Je pouvais l'apercevoir à intervalles réguliers lorsqu'il venait éclairer les vitraux enchâssés dans les murs. Le lieu était baigné par une lumière douce et colorée. Le mobilier apparut brusquement, de longs bancs en bois brut de part et d'autre. L'abbaye venait de retrouver son aspect originel. Puis de nouveaux mouvements de silhouettes.

J'observai tout cela, ébahie, me demandant si ce que je voyais était bien réel. Je n'avais aucun moyen de me soustraire à cette vision, aucune possibilité de bouger. Sans doute un mal pour un bien, car je ne doute pas que j'aurais réagi d'instinct en essayant de fuir. Or, que se passerait-il si je ne faisais qu'un seul pas ?

Mon cerveau marchait à plein régime, tentant d'analyser, de comprendre ce que mes yeux écarquillés observaient. Je me doutais que ces gens qui passaient à une vitesse folle participaient probablement à une des messes qui se tenait là quotidiennement, d'où la cadence répétitive de leur passage. Leur mouvement devint si rapide qu'ils finirent par disparaître. Puis la scène se stabilisa durant un moment. Rien ne changea si ce n'est

l'alternance de lumière. Cela m'offrit le temps nécessaire pour me calmer. Et malgré toute la peur que j'avais de me retrouver là, je pus admirer à sa juste valeur la splendeur de cette abbaye. En particulier la nef devant moi. Là encore, je fus surprise lorsque ce fut toute la partie supérieure du bâtiment qui disparut, le toit également, laissant apparaître un ciel bleuté. Un battement de cœur plus tard, les flammes embrasèrent tout. Le battement suivant, le feu n'était plus. Il me fallut quelques secondes pour réaliser que l'édifice dans lequel je me trouvais était différent de sa version précédente. Il semblait plus brut, plus grossier.

La voix de l'audioguide n'avait de cesse de répéter dans ma tête qu'en 1100 et des brouettes, un grave incendie avait ravagé les bâtiments du monastère avant qu'il ne soit reconstruit pour devenir une abbaye. C'était dans ce monastère que je me trouvais à présent. Devant ces changements qui s'opéraient sous mes yeux, je compris enfin que, sans bien savoir comment, j'étais en train de remonter le temps. L'envie de crier, de m'échapper, de supplier que tout cela cesse ne m'avait pas abandonnée. Mais la peur, en plus de me clouer sur place, me rendait muette de stupéfaction.

Puis le bâtiment lui-même finit par être balayé par le temps. Chaque bloc de pierre disparut à une vitesse folle tel un jeu de Lego dont on retirerait chaque pièce. Le ciel apparut pleinement à mesure que les parois se fragmentèrent jusqu'à leur base, leurs fondations.

À présent, la nature m'entourait de toutes parts. L'herbe rase sans arbres autour de moi m'offrit un meilleur point de vue sur une grande distance. Les rues, le centre-ville entourant le site religieux, ces endroits dans lesquels je m'étais baladée au cours de la matinée, tout cela aussi avait disparu. De ma position dominante au sommet de cette colline, je faisais face à une pente douce verdoyante qui s'épanouissait librement.

Brusquement, l'eau fit son apparition en contrebas. Telle une vague miroitante, elle se répandit partout, encerclant l'horizon à 6 ou 700 mètres de là où je me trouvais. La vue me fut soudain bouchée lorsque des arbres par centaines s'élevèrent subitement, recouvrant tout. L'idée terrifiante de me retrouver broyée par l'un d'eux me passa par la tête. Fort heureusement, cet endroit fut épargné par cette apparition subite. Une autre vision détourna mon attention. Des formes de poteaux, des troncs lisses apparurent en un claquement de doigts. Tournant la tête, je dénombrai pas loin d'une trentaine d'hommes qui m'entouraient de toutes parts. Ils formaient un cercle au centre duquel j'étais à présent.

La nature recula, mettant à jour des édifices par dizaines par-delà cette délimitation de bois. J'observai l'un de ces bâtiments en pierres blanches de forme rectangulaire qui semblait faire partie d'un complexe bien plus vaste à seulement quelques mètres de moi. Le toit était soutenu par des colonnades recouvertes de lierre. Le panorama se résumait à présent à deux couleurs : le vert profond de la végétation, qui paraissait omniprésent en ce lieu, et le blanc pur de la pierre dont était faite la cité. En tournant la tête vers la gauche, je ne pouvais qu'admirer le lieu qui s'élevait en suivant le terrain par une succession de paliers. C'est autre chose qui me fit pourtant froncer les sourcils avant même que je comprenne de quoi il s'agissait. L'alternance de jour et de nuit ralentit, offrant des périodes plus longues, même si elles ne se comptaient encore qu'en secondes. Lors des moments d'obscurité, la cité semblait être éclairée par des points lumineux, probablement une multitude de torches fixées aux murs. C'est elle que je regardais lorsqu'enfin tout cessa.

L'instant suivant, je m'écroulai vers l'avant, libérée du sort qui m'avait maintenue immobile durant une dizaine, peut-être une quinzaine de minutes. La respiration saccadée, la tête touchant pratiquement le sol et une main sur la poitrine, je tentai de retrouver mes esprits, de ralentir les battements furieux de mon cœur. Ce à quoi je venais d'être soumise

m'avait totalement chamboulée.

Pour autant, il me fallait réagir.

« Bon Dieu ! Où je suis encore tombée ? »

Je posai une main sur la dalle encore présente et me redressai. Sans me lever. Pas tout de suite. Puis je me raidis, mon rythme cardiaque accélérant à nouveau sa course, lorsque je vis que je n'étais pas seule. Une femme se tenait là, devant moi. Elle m'observait avec intérêt. Je tournai lentement la tête sur le côté. Tout un groupe de femmes portant des robes fluides et très longues m'entourait. Elles se tenaient toutes par les mains, formant un cercle dans celui fait de piliers en bois. Toutes avaient les yeux rivés sur moi. Mon regard passa de l'une à l'autre sans s'arrêter. Panique.

Une voix s'éleva et j'orientai mon attention sur elle. Une femme brune qui paraissait être plus âgée que les autres, dans la quarantaine. Elle me regardait en souriant. Elle s'exprima à nouveau, mais je ne comprenais rien. Son dialecte était encore plus guttural que l'accent écossais de mon beau-père. Instinctivement, je tentai de m'éloigner, mais mes genoux demeuraient fixés au sol. La femme continua de me parler, visiblement pour que je me calme. Je fronçai les sourcils avant de faire un signe affirmatif de la tête pour lui montrer que j'avais compris son intention.

— C'est vous qui m'avez fait ça ? lui demandai-je.

À son tour, elle sembla ne pas me comprendre.

« Normal, quoi ! »

Sans lâcher cette femme du regard, je me mis à gigoter pour faire décoller mes genoux de la pierre sur laquelle je reposais. Les voix des femmes s'élevèrent à nouveau : les yeux clos, elles entonnaient un chant indistinct. Chant qui se prolongea, me mettant au supplice. Je m'échinai à bouger, faute d'obtenir un peu d'assistance de leur part, quand la pierre me libéra brusquement. Prise par l'élan, je chutai en arrière, meurtrissant à nouveau mon postérieur.

« Décidément, j'adore avoir le cul par terre. »

À présent libre, je me concentrai sur l'endroit totalement inconnu où je me trouvais. Puis je réalisai que le plus inquiétant n'était pas le lieu où je me trouvais, mais plutôt l'époque dans laquelle j'avais atterri. Car j'avais beau tenter de nier les faits, de me dire que cela n'était pas arrivé, que je rêvais, ou que j'hallucinai, j'étais suffisamment lucide pour tenter d'analyser concrètement ce que je venais d'expérimenter.

« Bon. Je fais quoi maintenant ? Il est hors de question que je reste ici. Il faut que je reparte chez moi, dans l'autre direction. Qu'importe, du moment que je reviens chez moi. »

Faire des listes, tout planifier, c'était ma façon à moi de désamorcer une situation face à laquelle j'aurais pu facilement paniquer. Quand Andrew m'avait quittée, j'avais écrit une liste de choses à faire, comme changer la disposition de mon appartement ou perdre une quinzaine de kilos. C'étaient deux choses que j'avais accomplies très rapidement. Bien sûr, ma liste ne s'était pas résumée à cela. Or, la seule priorité qui me venait, à cet instant, c'était de trouver un moyen de rentrer chez moi, ou plutôt à mon époque. Seul cela importait. Je n'étais vraiment pas l'une de ces personnes nées pour explorer le monde, pour vivre des aventures passionnantes. Je ne possédais pas le courage suffisant ou cette forme de naïveté dont on a besoin pour entreprendre ce genre de choses. J'enviais ceux qui partaient à la

découverte de territoires exotiques, ou ceux qui faisaient un sport extrême.

À mon vingtième anniversaire, mon groupe d'amies de l'époque avait voulu qu'on marque le coup en faisant quelque chose de fou, comme un saut en parachute ou un truc du genre. J'avais décliné leur proposition gentiment, mais fermement. Toutes ces expériences capables de vous procurer des sensations fortes, de faire palpiter le cœur plus vite n'étaient simplement pas pour moi. Andrew m'avait maintes fois reproché le fait d'être trop sage et prévisible. Alors me retrouver là !? C'était le pompon !

Les yeux clos, je tentais de trouver une explication à un événement aussi irrationnel que celui-ci au lieu de me bouger les fesses. Malgré tout contre ma stupidité, j'ouvris les yeux et me forçai à regarder la situation en face pour me sortir de ce merdier. La première chose que je vis fut la main tendue vers moi alors que j'étais encore assise sur le sol. Levant la tête, je croisai le regard de la femme. Ses longs cheveux bruns encadraient un visage aux traits fins et volontaires. J'hésitai à me saisir de sa main. La toucher signifierait pour moi qu'elle était réelle et donc que toute cette situation l'était également. Pourtant, je pouvais sentir sous mes doigts la terre, des brins d'herbe, des cailloux. L'odeur aussi avait changé. Elle était chargée d'une multitude de fragrances. Celles des arbres, de l'herbe fraîche et de l'odeur de nourriture. Je me mis à frissonner : la température semblait avoir chuté de plusieurs degrés. Je réalisai que lors de mon voyage dans le temps, elle n'avait pas changé ; je n'avais pas éprouvé le changement brutal des saisons qui s'étaient succédé très rapidement.

« Mais bordel ! Qu'est-ce que je fais ? »

J'étais là, en train de réfléchir au lieu d'agir. Il me fallait trouver une solution pour me sortir de là, et au plus vite. C'était la seule solution qui s'offrait à moi. D'un geste négatif de la tête, je déclinai l'offre de cette inconnue et me relevai sans son secours. Son sourire s'effaça quelques secondes avant que je me mette debout devant elle. Elle dut lever la tête vers moi, ce qui sembla l'amuser. Elle parla à nouveau et je restai là, à la fixer. La chevelure brune cascade dans son dos, le teint pâle, elle semblait être une personne dotée d'une grande confiance en elle, derrière son regard franc et un rien curieux. Sa silhouette fine était mise en valeur par une robe d'un bleu foncé, qui traînait sur le sol. Elle ne portait aucun bijou ou autre accessoire, à part cette ceinture de cuir qui marquait sa taille : de couleur brune, elle était très longue, les extrémités retombant jusqu'au bas de la robe.

Elle parla à nouveau en tournant la tête vers les autres femmes. Je réalisai que certaines d'entre elles étaient allongées à même le sol, à l'endroit exact où elles se tenaient dans le cercle. La brune, visiblement leur meneuse, m'interpella. Puis elle s'avança vers moi et me doubla. Je me tournai vers elle. Elle empruntait un chemin pavé remontant la butte et qui semblait mener à la citadelle au-dessus. La femme s'arrêta et se tourna dans la direction avant de m'inviter d'un geste de la main à la suivre.

Mon regard balaya le cercle fait de piliers en bois, au centre duquel je me trouvais encore, et d'elle. Il ne fallait pas être un génie pour comprendre que c'était ces femmes qui avaient fait un truc... scientifique, ou plutôt magique, pour m'avoir conduite jusqu'ici en me faisant remonter le temps.

« Voilà ! Je suis dingue. Je n'arrive pas à croire que je pense ça. Une machine à explorer le temps. N'importe quoi. Ouais... mais c'est quoi ? Un voyage dans une autre dimension ? Pas meilleur. Hum... Une expérience menée par des militaires ? Dans une abbaye ? Non. Argh ! C'est pas possible, tout ça. »

Je restais plantée là, les bras ballants, complètement perdue.

« Une chose est sûre : elles, elles m'attendaient. Donc elles doivent savoir ce qui m'est arrivé et probablement comment faire machine arrière, si je puis dire. Allez Shannon. Magne-toi un peu ! Et s'il suffisait que je me concentre suffisamment fort pour lancer le truc, la machine ? Comme dit constamment Susan : qui ne tente rien n'a rien ! »

Je mis les deux pieds sur la pierre plate et me concentraï autant que je le pus sur mon envie désespérée de rentrer chez moi. J'en vins à me laisser tomber à genoux pour reproduire autant que possible les conditions dans lesquelles le phénomène avait fonctionné la première fois, en suppliant Dieu, ou que sais-je, d'exaucer ma prière.

« Il faut que ça marche. Il faut que ça marche. S'il vous plaît ! »

Ouvrir les yeux me confirma ce que je percevais : rien. Aucun changement. Rien ne bougea. Rien ne changea, pas même la course du soleil ou cette sorte de paralysie qui m'avait retenue prisonnière sur cette dalle. Rien.